

Recherches sociographiques



Polémique

Yvan Lamonde and Jean Lamarre

Volume 36, Number 1, 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/056950ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/056950ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lamonde, Y. & Lamarre, J. (1995). Review of [*Polémique*]. *Recherches sociographiques*, 36(1), 200–201. <https://doi.org/10.7202/056950ar>

POLÉMIQUE

J'ai cherché à m'expliquer le «désappointement» de M. Jean Lamarre (*Recherches sociographiques*, XXXV, 1, janvier-avril 1994: 119-121) à la lecture de ce qu'il appelle mon «essai» et qui est une monographie historique (*Gens de parole. Conférences publiques, essais et débats à l'Institut canadien de Montréal, 1845-1871*).

Son désappointement vient du fait qu'il y a cherché une histoire globale ou définitive de l'Institut canadien de Montréal alors que le titre même précisait l'ambition de ma recherche, de mon analyse et par conséquent de mes conclusions. Mon explication de sa déception s'appuie sur ce qui me paraît l'inexacte adéquation qu'il fait entre le «projet de société des libéraux» et cette association libérale, entre le libéralisme et l'Institut même. J'ai fait voir dans les conférences, dans les essais et dans les débats la diversité et les limites des points de vue à propos d'idées comme le principe des nationalités, le nationalisme ou l'annexion alors qu'il s'attendait à ce que j'aie expliqué comment «les libéraux» en général, dans le parti, dans *L'Avenir* ou *Le Pays*, en arrivaient à concilier nationalité et annexion. L'auteur de l'ouvrage, tout autant que l'auteur du compte rendu, était informé et conscient du contexte annexionniste et de la contradiction dévoilée par ces prises de position; mais puisqu'il s'agissait de dégager les thèmes des conférences, des essais et des débats, d'en montrer la logique et la hiérarchie et de les replacer «au cœur des grands événements historiques», il ne fallait s'attendre ni à une histoire de l'Institut ni à un histoire globale du libéralisme. M. Lamarre évoque des causes, connues de moi et de lui (*Syllabus*, affaire Guibord), de l'effritement de l'Institut. Il ne s'agissait pas d'expliquer l'effritement de l'Institut mais le déclin du phénomène associatif dans son rapport à la culture de l'éloquence (p. 109-113). On voit bien ici les attentes trop globales de M. Lamarre, certes légitimes, mais comme le sont aussi mes visées spécifiques.

Sa déception s'explique aussi par son espoir de «voir se dessiner les lignes de forces et les idées directrices qui ont inspiré le projet de société» des libéraux... et non pas les conférences publiques. Elles y sont, les idées directrices, ils y sont, les thèmes récurrents: défense des grandes libertés d'association, de parole et de conscience, promotion de la démocratie, de la République et de l'éducation qui en est le complément, recherche d'un nationalisme conciliable avec le libéralisme, mise en valeur du libre-échange tout autant des biens que des idées.

J'aurais été captif de mon plan original, celui de faire franchir au lecteur de l'ouvrage le seuil de l'édifice de l'Institut, et je n'aurais planté qu'un décor sans vie. Dans ma déonto-

logie du compte rendu, la vraie responsabilité exige, quand on prétend faire voir les limites d'un « plan original », d'explicitier « son » plan original. Comment s'y serait donc pris M. Lamarre pour situer l'Institut dans la ville, pour décrire l'architecture, les salles et leur aménagement, la tribune, pour parler des conférenciers, de leur provenance sociale et géographique, de l'intertextualité des conférences de l'Institut même ou d'autres associations, du point tournant de 1856 et de la polarisation du débat depuis 1848 ? De quelle « vie » absente de mon livre parle-t-on ici ? De celle qui souffle à l'extérieur de l'Institut ? Quelle « vie » manque à mon analyse pour expliquer les circonstances ou les contenus des conférences et des essais ?

Quant à la non-publication de la liste des seuls titres des 213 débats, elle est expliquée à la page 147, mais je la tiens à la disposition de tout chercheur intéressé.

Yvan LAMONDE

*Département de français,
Université McGill.*

*
* *
*

Après avoir lu — avec surprise — cette réplique, disons tout de suite que je pense aussi préférable de remplacer le mot « essai » par « monographie historique ». De même, avouons que mes attentes étaient peut-être un peu « trop globales » pour ce genre d'ouvrage. Toutefois, comment faire autrement après avoir lu l'avant-propos ? Surtout, cette monographie historique aurait été élaborée à partir de séries culturelles « sans trou noir » qui constituent, au surplus, « une documentation familière ». Pourquoi, dès lors, ne pas avoir osé pousser un peu plus loin « l'analyse » et le « récit » ? Cela n'oblige pas pour autant l'auteur à dériver du projet original au point de faire « une histoire globale ou définitive de l'Institut canadien de Montréal ». La « vie », à ce que je sache, ne fait pas que souffler à l'extérieur des phénomènes sociaux que l'on étudie ?

En effet, bien que monsieur Lamonde ait fait ressortir la « diversité » des thèmes et « des points de vue », le manque de mise en perspective de l'ouvrage empêche le lecteur d'en saisir et les contours et l'exacte portée. Si monsieur Lamonde n'avait pas l'intention de faire « une histoire de l'Institut ni [...] une histoire globale du libéralisme », pour se contenter de vouloir « expliquer le déclin du phénomène associatif dans son rapport à la culture de l'éloquence », j'aurais bien aimé que sa conclusion nous éclaire un peu plus sur les causes exactes qui ont mené à ce déclin. J'ai beau la relire, je ne retrouve rien à ce sujet. Par ailleurs, les causes de son émergence y sont bien dessinées.

Au demeurant, l'ouvrage a ses mérites, mais il a aussi ses faiblesses.

Jean LAMARRE

Ministère de l'Éducation.